Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

24 | 2012
L'identité

L'identité à l'épreuve du mythe : la fabrique des origines, d'Énéas à Brutus

Émilie Deschellette

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/3210>

DOI : 10.4000/questes.3210

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2012

Pagination : 66-84

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Émilie Deschellette, « L'identité à l'épreuve du mythe : la fabrique des origines, d'Énéas à Brutus », *Questes* [En ligne], 24 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/3210> ; DOI : 10.4000/questes.3210

L'identité à l'épreuve du mythe : la fabrique des origines, d'Énéas à Brutus

Émilie DESCHELLETTE

Prolégomènes

Au Moyen Âge, l'identité renvoie aux traits partagés par une communauté : au cœur de la fondation des sociétés, elle est le ciment fédérateur qui garantit la cohésion du groupe. Or, loin d'être un acquis, l'identité est en devenir, et se cherche dans un passé qui vient légitimer le présent : la construction identitaire remonte le fil du temps, historique, parfois, mythique, souvent. Au XII^e siècle, « la force d'un État reposait d'abord sur ses origines lointaines et sur la continuité de son histoire et de ses institutions »¹, et l'on ne s'étonne pas de voir nombre d'auteurs prendre la plume pour écrire, ou réécrire, l'histoire de leur pays, depuis sa fondation. La connaissance et la revendication d'un passé commun, qui « a le poids de l'être, [qui] rassure et enseigne »², participent de l'identité d'un peuple. Or, la reconstruction du passé national n'est jamais axiologiquement neutre, et l'on n'a de cesse de rattacher les premiers fondateurs d'une nation à des origines légendaires et prestigieuses. Face aux lacunes de l'histoire, l'imaginaire envahit la réalité politique tandis que le mythe « cristallis[e] les interrogations en certitudes rassurantes »³. La

¹ Bernard GUENÉE, « Les généalogies entre l'histoire et la politique : la fierté d'être capétien, en France, au Moyen Âge », in *Politique et histoire au Moyen Âge. Recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale*, 1956-1981, Paris, Publications de la Sorbonne, « Réimpressions », 2, 1981, p. 341-367 (cit. p. 348).

² Colette BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1985, p. 15.

³ Jean-Christophe CASSARD, Élisabeth GAUCHER et Jean KERHERVÉ, « Introduction », in Jean-Christophe CASSARD, Élisabeth GAUCHER et Jean KERHERVÉ (dir.), *Vérité poétique, vérité politique. Mythes, modèles et idéologies politiques au Moyen Âge*.

construction identitaire collective au Moyen Âge s'invente volontiers un héros national, issu d'une noble lignée, qui rassemble et fait œuvre de conquérant. C'est ainsi que deux clercs anglo-normands de la première moitié du XII^e siècle, Geoffroy de Monmouth et Wace⁴, entreprennent de relater, l'un en latin, l'autre en ancien français, la fondation de la future Grande-Bretagne par Brutus, que l'on tient alors pour l'arrière-petit-fils d'Énée, éminent Troyen et lui-même fondateur de Rome. Cette filiation, qui grandit et élève le peuple breton au rang des deux cités antiques les plus illustres, loin d'être l'apanage de ces deux chroniqueurs, fait écho au mythe des origines troyennes, largement répandu dès le Haut Moyen Âge. L'une des légendes généalogiques les plus fécondes en Occident est en effet celle qui présente les Romains, les Francs, puis les Bretons, ou encore les Siciliens, comme les descendants et héritiers des Troyens⁵. L'*Historia Regum Britanniae*, rédigée par Geoffroy de Monmouth en 1136 et dédiée à des Grands du pouvoir anglo-normand⁶, s'empare du topos et retrace le

Actes du colloque de Brest, 22-24 septembre 2005, Brest, Université de Bretagne Occidentale, Centre de Recherche bretonne et celtique, 2007, p. 9.

⁴ Geoffroy de Monmouth, probablement d'origine bretonne, est vraisemblablement né au Pays de Galles. Quant à Wace, apparemment né à Caen, il est d'origine normande et assure les fonctions de clerc à la cour d'Henri II Plantagenêt jusqu'en 1170 environ (il y fait allusion dans son *Roman de Rou* : « Treis reis Henri vi e cunnui / E clerc lisant en lur tens fui », Anthony J. HOLDEN (éd.), Paris, Picard, 1971, v. 179-180).

⁵ Voir l'article d'Emmanuèle BAUMGARTNER, « Troie et Constantinople dans quelques textes du XII^e et du XIII^e siècle : fiction et histoire », in Marie-Claire BANCQUART (dir.), *La Ville. Histoires et mythes*, Paris, Institut de Français de l'Université Paris X-Nanterre, 1981, p. 6-16 et Joseph RIO, *Mythes fondateurs de la Bretagne. Aux origines de la celtomanie*, Rennes, Éditions Ouest-France, « De mémoire d'homme », 2000, en particulier p. 16-90.

⁶ Les dédicaces de l'*Historia Regum Britanniae* varient selon les manuscrits en fonction des années et des circonstances politiques mais tous les personnages cités – Étienne de Blois, roi d'Angleterre de 1135 à 1154, Robert, comte de Gloucester, et Galeran de Meulan, comte de Leicester – sont des seigneurs anglo-normands. Leur désir de s'inscrire dans la filiation des anciens maîtres de l'Angleterre, les Bretons insulaires, s'explique probablement par la volonté de légitimer leur situation hégémonique dans l'île conquise : cette filiation, qui rattache les Anglo-Normands non seulement aux Troyens, mais également au roi Arthur, leur permet en effet de rassembler, dans

périple de Brutus, qui installe les exilés troyens en Angleterre et les constitue en peuple, en leur donnant une terre et une identité propres. Le Roman de Brut (1155), adaptation romane de l'œuvre de Geoffroy, s'inscrit quant à lui dans la dynamique culturelle de la cour anglo-normande et angevine d'Henri II Plantagenêt⁷, et Wace, son auteur, l'aurait dédié à Aliénor d'Aquitaine⁸. L'*Historia Regum Britanniae* et le Roman de Brut évoluent de façon problématique entre *historia* et *fabula*⁹, illustrant bien ce qu'Erich Köhler appelle « le double projet du monde féodal et courtois [à savoir] la légitimation historique et l'élaboration des mythes »¹⁰. L'« ouverture sur la légende et l'imaginaire »¹¹ fait glisser l'*historia* vers la

l'adhésion à un même mythe national, des populations en voie de réconciliation et d'assimilation.

⁷ Henri II Plantagenêt, à la fois comte d'Anjou, duc de Normandie et roi d'Angleterre, est le fils de Mathilde, héritière d'Henri I^{er} d'Angleterre, fils cadet de Guillaume le Conquérant. Mathilde a épousé en 1128 Geoffroi V d'Anjou surnommé « Plantagenêt », comte d'Anjou, de Tours et du Maine. À la mort d'Henri I^{er} en 1135, Mathilde est devenue duchesse de Normandie. Soutenue par son frère naturel, le comte Robert de Gloucester, elle est également proclamée « dame des Anglais ». Cependant, son cousin, le comte de Boulogne, Étienne de Blois, petit-fils de Guillaume le Conquérant par sa mère, s'empare de la couronne avec le soutien des grands barons. Étienne et Mathilde s'engagent dans une âpre guerre de succession et n'ont de cesse de se disputer le pouvoir. Lorsqu'en 1153 le comte de Boulogne perd son unique fils légitime, Eustache, le chemin du trône s'ouvre enfin à Henri II Plantagenêt, couronné roi d'Angleterre en 1154.

⁸ Aliénor d'Aquitaine, qui épouse d'abord, en 1137, le futur roi de France Louis VII, épouse en 1152 Henri Plantagenêt, le futur roi d'Angleterre Henri II. Probablement prêtre à Ernley, Layamon adapte l'œuvre de Wace en anglais aux alentours de l'an 1200, et fait alors allusion à la dédicace que Wace aurait adressée dans son Brut à Aliénor d'Aquitaine. Cette hypothétique dédicace reste néanmoins discutée par la critique.

⁹ Cela paraît, à nos yeux de Modernes, tout à fait contradictoire, voire fautif sur le plan épistémologique ; pourtant, comme le souligne Paul Zumthor dans son Essai de poétique médiévale, au XII^e siècle, histoire et roman sont quasiment indissociables dans la pensée de l'origine. Dans ce cadre, les notions de « véridicité », « véracité » et « vérité historique » sont éminemment problématiques : « ces textes n'avaient pas pour fonction d'apporter la preuve d'une vérité ; ils exposaient cette vérité ; ils la créaient, intrinsèque à eux-mêmes » (Paul ZUMTHOR, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Éditions du Seuil, « Poétique », 4, 1972, p. 348).

¹⁰ Erich KÖHLER, *L'Aventure chevaleresque*. Idéal et réalité dans le roman courtois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 90, 1974.

¹¹ George DUBY, *Hommes et structures du Moyen Âge*, Paris, Mouton, « Le Savoir historique », 1, 1973, p. 295.

fiction, en dépit des nombreuses figures d'autorité régulièrement convoquées pour attester l'authenticité des faits rapportés. Quoique ces deux ouvrages empruntent leur forme narrative à celle de la chronique¹², le rapport au passé, et par conséquent à l'identité, oscille sans cesse entre vérité et fiction, entre histoire et légende. L'orchestration du mythe des origines troyennes à laquelle se livrent Geoffroy et Wace témoigne ainsi de la volonté de s'approprier une noble identité et une honorabilité que seuls la grandeur troyenne et le souvenir de l'Empire romain pouvaient octroyer. Selon Gordon Hall Gerould, ce désir de filiation de l'aristocratie anglo-normande serait d'autant plus ardent qu'elle pourrait, à travers les figures de Brutus et de son descendant Arthur, fournir une réplique à l'utilisation du culte de Charlemagne par les rois capétiens contemporains¹³. L'on pourrait penser que le recours au mythe remet en question la véracité de l'identité collective ainsi revendiquée. Cependant, cette quête identitaire ne se situe pas sur le plan aléthique : il s'agit d'une (re)construction idéologique, reflet des schémas mentaux et imaginaires d'une époque et d'une société qui aspirent à une légitimation politique¹⁴. Mais n'y a-t-il pas

¹² Cf. Bernard GUENÉE, « Histoires, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Âge », in *Politique et histoire au Moyen Âge...*, op. cit., p. 279-298.

¹³ Gordon Hall GEROULD, « King Arthur and Politics », *Speculum*, 2 (1927), p. 33-51. Comme l'explique Amaury Chauou, c'est dans ce cadre que s'inscrit Geoffroy de Monmouth, qui « cherche à faire adhérer les seigneurs anglo-normands à la cause bretonne, à susciter leur respect et leur estime pour sa gloire passée en même temps qu'à légitimer leur velléité expansionniste en se fondant sur le précédent d'une phase conquérante de l'histoire britannique, qui a connu son point d'orgue avec le roi Arthur » (Amaury CHAUOU *L'Idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII^e-XIII^e siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Histoire », 2001, p. 40). L'analyse d'Erich Köhler sur l'appropriation de l'identité bretonne par les Normands est également éclairante : « Telle que nous la trouvons chez Geoffroy de Monmouth, la légende d'Arthur n'est pas écrite à la demande des rois normands, mais approuvée et encouragée par eux pour faire utilement contrepoids à la popularité de la légende de Charlemagne en tant qu'elle jouissait d'un prestige littéraire équivalent » (Erich KÖHLER, *L'Aventure chevaleresque...*, op. cit., p. 119).

¹⁴ « L'erreur partagée a autant de puissance de cohésion que la vérité partagée et toute société repose sur un certain nombre d'erreurs, un certain nombre de vérités et une

un paradoxe intrinsèque à construire son identité sur le mythe des origines troyennes, auquel d'autres peuples ont déjà eu recours ? Si l'identité doit être le caractère spécifique d'une communauté, ce qui distingue, discrimine et particularise, pourquoi avoir choisi comme ciment fédérateur le mythe généalogique le plus répandu dans l'Occident médiéval¹⁵ ? D'une grande plasticité narrative et idéologique, le mythe de la filiation troyenne, capable de se métamorphoser sous la plume de clercs francs, bretons, normands ou siciliens, n'esquisserait-il pas une identité, non plus singulière, mais commune à l'ensemble des nations occidentales ? Ce « mythe d'anoblissement collectif »¹⁶ fait l'objet d'une transmission et d'une réactivation complexes. Il pourvoie en effet ces différents peuples de racines antiques : fonctionnant comme une auctoritas, le prestigieux mythe troyen confère une légitimité et une épaisseur historique aux nouveaux

masse de vérités aménagées » (Colette BEAUNE, *Naissance de la nation France*, op. cit., p. 9).

¹⁵ Les Bretons ne furent pas les seuls, loin s'en faut, à revendiquer la filiation troyenne. À partir du IX^e siècle, s'impose la légende d'un Brutus mythique qui aurait fondé le royaume breton insulaire d'où seraient issus les Bretons armoricains. L'*Historia Brittonum* est le principal témoin et vecteur de ce mythe d'origine. Le Moyen Âge attribuait ce texte à Gildas ; on l'a ensuite attribué à un certain Nennius, mais il s'agit plus vraisemblablement d'une compilation anonyme, dont la paternité demeure complexe. Rassemblée progressivement entre 600 et 800 en Bretagne insulaire, l'*Historia Brittonum* est connue en Armorique au IX^e siècle au plus tard. C'est au cours de ce siècle que le texte a dû se fixer comme donnée historique, sous l'impulsion des scriptoria. Voir sur ce point Joseph RIO, *Mythes fondateurs de la Bretagne...*, op. cit., p. 34. Néanmoins, les Francs, avant les Bretons, s'étaient inventé un héros fondateur descendant de l'Ilion mythique. C'est ce dont témoigne au VII^e siècle l'*Historia Francorum* de Frédégaire qui met en scène Francion, rescapé troyen de la chute d'Ilion et parent du célèbre Énée : à l'issue de pérégrinations héroïques, Francion aurait fondé un puissant royaume entre le Rhin et le Danube. Une autre version du mythe des origines troyennes des Francs, diffusée par les *Gesta regum Francorum* (727 environ), présente Anthénor comme fondateur du royaume franc. Les différentes réécritures du mythe et leurs subtiles variations rendent complexe l'appréhension de l'histoire de la construction de ces différentes identités nationales, prises dans un feuilletage d'interpolations, d'échanges et de concurrence politique.

¹⁶ Colette BEAUNE, *Naissance de la nation France*, op. cit., p. 39.

peuples, désireux de s'inscrire dans une continuité politique et culturelle¹⁷. Se dessine ainsi une ère civilisatrice, déployée depuis la mythique Troie, par l'intermédiaire de héros fondateurs tels qu'Énée, Francion ou Brutus.

La fondation de la Bretagne, telle que la relatent Geoffroy de Monmouth et Wace, est un cas paradigmatique de construction d'une identité collective : une société se fonde autour d'une identité singulière et forte, celle du héros fondateur, censé garantir la cohérence du groupe. Or Brutus¹⁸, appelé à devenir chefs des Bretons, est marqué au fer rouge d'une identité problématique.

Dédoublement axiologique du héros : l'identité en devenir

Dès sa conception, Brutus, arrière-petit-fils d'Énée, le fondateur de Rome, est placé sous le signe d'une identité intrinsèquement ambivalente : sa filiation troyenne le prédestine à un auguste destin, tandis qu'une prédiction tragique annonce que « Sun pere e sa mère ocirra »¹⁹. La dualité intrinsèque de Brutus est parfaitement synthétisée par Wace : « E en eissil chaciez sera, / Mais puis a grant honur vendra »²⁰.

¹⁷ Le mythe des origines troyennes s'illustre, sous la plume des clercs, par un rapport complexe et ambivalent à l'égard de Rome. L'Enéide fournit en effet un canevas idéologique et narratif à l'*Historia Brittonum* et à l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy : à la lecture de Virgile, les clercs bretons, admirateurs de Rome, se prirent à imaginer pour leur patrie une fondation similaire. Le personnage de Brutus, arrière-petit-fils d'Énée, s'inscrit ainsi dans la continuité de Rome. Néanmoins, la référence à Rome demeure en tension entre révérence à l'égard de l'héritage antique et désir de transcender le modèle romain, par la référence directe à Troie. L'on approfondira ce paradoxe, qui se déploie sur fond de *translatio imperii*, dans notre deuxième partie « Le paradoxe de la continuité identitaire ».

¹⁸ L'on utilisera le patronyme latin « Brutus », qu'il s'agisse du héros de l'*Historia Regum Britanniae* ou de celui du Roman de Brut, par souci d'uniformisation.

¹⁹ WACE, Roman de Brut, Ivor ARNOLD (éd.), Paris, S.A.T.F., 1938-1940, v. 125. Une généalogie remontant à Brutus est recrée par Geoffroy et Wace : après la chute de Troie, Énée, accueilli sur les rivages du Latium par le roi Latinus, épouse sa fille Lavinia. Ils ont un fils, Ascagne, qui engendre lui-même Silvius. Silvius s'unit secrètement à l'une des nièces de Lavinia, qui en conçoit Brutus.

²⁰ Ibid., v. 126-127. L'hypotexte latin ne dit pas autre chose : « [...] puero qui patrem et matrem interficeret, pluribus quoque terris in exilium peragratis ad summum tandem

De fait, l'histoire donne raison aux sortisseurs et autres devineurs : l'identité première de Brutus est ainsi entachée d'une faute originelle, qui n'est pas sans suggérer de symboliques réminiscences œdipiennes. Or, lorsque Geoffroy de Monmouth a rédigé son *Historia Regum Britanniae*, plusieurs « options identitaires » se présentaient à lui. Geoffroy a en effet choisi l'origine troyenne des Bretons parmi différentes versions que lui proposait le texte du IX^e siècle dont il s'est vraisemblablement inspiré, l'*Historia Brittonum*²¹. Cet ouvrage attache d'abord les habitants de la Bretagne à l'histoire universelle, en les présentant comme les descendants de Japhet ; puis cette ascendance biblique est concurrencée, dans une version ultérieure qui procède à des additions communes aux manuscrits les plus répandus, par l'introduction du personnage de Brutus, frère de Romulus et Rémus. Mais c'est une troisième version, plus tardive, qu'a retenue Geoffroy : la Bretagne doit sa fondation à un Brutus frappé d'une malédiction, meurtrier de ses parents et condamné à une errance rédemptrice. Le choix d'une identité éminemment problématique pour son héros est symptomatique, nous semble-t-il, des intentions du clerc : loin d'être motivée par un souci de vérité historique, la logique de l'écriture privilégie la version la plus féconde, celle qui prend ses racines dans les structures profondes de l'imaginaire.

Brutus est contraint à l'exil : cette destitution fait symboliquement vaciller l'identité du héros, qui n'est plus reconnu par les siens comme un

culmen honoris perveniret » (GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, in *La Légende arthurienne*, Edmond FARAL (éd.), Paris, Champion, 1969, tome III « Documents », chap. 6, p. 74 [1^{ère} éd. 1929]). Laurence Mathey-Maille donne pour traduction : « [...] un fils qui tuerait son père et sa mère, qui dans son exil parcourrait de nombreux pays pour enfin parvenir au sommet des honneurs » (GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des rois de Bretagne*, Laurence MATHEY-MAILLE (trad.), Paris, Les Belles-Lettres, « La Roue à livres », 18, 1992, p. 29).

²¹ Ferdinand LOT, *Nennius et l'Historia Brittonum : étude critique suivie d'une édition des diverses versions de ce texte*, Paris, Champion, « Bibliothèque de l'École des hautes études. Sciences historiques et philologiques », 263, 1934.

membre de la communauté. Avec le meurtre du père, la transgression, même involontaire, d'un interdit fondamental marque une rupture, un éclatement de l'être, qui entraîne le déni de Brutus par son entourage. La scission de l'être trouve une réalisation concrète dans l'exil qui la projette dans l'espace : mis au ban de la communauté, le héros ne coïncide plus avec son identité profonde. Il se construit au fil d'un itinéraire porteur de sens : l'errance de Brutus n'est en définitive qu'un long parcours initiatique, une rédemption, à l'issue desquels il renaîtra, dans une terre nouvelle, son honneur lavé. L'exil conduit d'abord Brutus en Grèce, où des descendants de Priam sont tenus en captivité. L'identité du héros n'est encore, à ce moment du récit, présente qu'en creux, qu'en puissance. Invoquant le sang troyen qui coule dans ses veines comme dans celles des prisonniers, Brutus décide de leur porter secours : c'est en les libérant du joug grec qu'il acquiert une notoriété et une aura qui constituent la première étape de sa reconstruction identitaire. Par la suite, la conquête d'un nouveau territoire et la fondation d'une nouvelle nation permettra à Brutus de recouvrer son identité, d'abord incertaine et vacillante, mais bientôt débarrassée des stigmates de la faute originelle. Le dédoublement axiologique du héros, à la fois coupable et prédestiné, marginal et promis à un avenir glorieux, structure ainsi le récit des origines de la Bretagne. Ces différents schèmes sont d'ailleurs typiques de la littérature généalogique : la réussite du héros comme fondateur lève la malédiction qui lui était attachée depuis sa naissance²². Brutus passe ainsi du statut d'exilé à celui de primus inter pares, et peut en cela faire figure de nouvel Énée. Si la création de l'épopée virgilienne apparaît « comme une lacune latérale, ou paralipse, du texte

²² C'est ce que met en avant l'article de Christiane MARCHELLO-NIZIA, « De l'Énéide à l'Énéas : les attributs du fondateur », in Jean-Yves TILLIETTE (dir.), *Lectures médiévales de Virgile. Actes du Colloque organisé par l'École française de Rome* (octobre 1982), Rome, École française de Rome, 1985, p. 251-267.

homérique »²³, la légende de Brutus relève du même processus dans la mesure où Geoffroy de Monmouth, et Wace à sa suite, reproduisent, en le prolongeant, le schéma de l'Énéide, « conçue comme le récit exemplaire voire mythique d'une fondation »²⁴. Or, l'Énéide n'est pas seulement un modèle littéraire pour les clercs du XII^e siècle : elle représente également une démarche politico-culturelle à imiter. Loin d'être neutre, en effet, la construction de l'identité bretonne s'inscrit au sein d'une idéologie qui transcende le passé mythique pour faire écho au présent politique. Certes, l'*Historia Regum Britanniae* et le *Roman de Brut* ne sont pas des œuvres de commande à proprement parler, néanmoins « Geoffroy et Wace écrivent avec une intention de glorification évidente »²⁵ : les souverains de la dynastie anglo-normande apparaissent comme les vengeurs des Bretons, leurs dignes successeurs, et par suite les lointains héritiers des Troyens et des Romains, ce qui justifie leur hégémonie dans l'île de Bretagne²⁶. Les deux auteurs semblent donc fournir aux Anglo-Normands l'occasion de s'inscrire dans une longue lignée mythique. Se donner une glorieuse filiation, même sur le mode de la fiction légendaire et du mythe, permet d'asseoir son identité en tant que groupe. Relater l'origine d'une société et

²³ Gérard GENETTE, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, « Poétique », 33, 1982, p. 203.

²⁴ Francine MORA, *L'« Énéide » médiévale et la naissance du roman*, Paris, PUF, « Perspectives littéraires », 1994, p. 67.

²⁵ Les lignages anglo-normands, souverains du royaume d'Angleterre, « avaient en effet tout intérêt à se fondre dans l'histoire nationale dans la perspective d'une assimilation totale des vainqueurs aux vaincus » (Amaury CHAUOU, *L'Idéologie Plantagenêt...*, op. cit., p. 173). Pour Henri II Plantagenêt, « l'utilisation d'un personnage du passé historico-légendaire britannique venait à point nommé » pour rassembler derrière sa bannière un peuple qui venait d'essuyer une guerre civile de succession (ibid., p. 174. Voir la note 7, au sujet de cette guerre de succession).

²⁶ « La superposition de plusieurs niveaux temporels inscrit le récit de Wace dans un temps mythique enraciné à la fois dans le passé des rois bretons et dans le présent des souverains anglo-normands » (Laurence MATHEY-MAILLE, « Temps de l'histoire et temps du mythe dans le *Roman de Brut* », in Claude LETELLIER et Denis HÜE (dir.), *Le Roman de Brut, entre mythe et histoire, Actes du colloque de Bagnoles de l'Orne* (septembre 2001), Orléans, Paradigme, « Medievalia », 47, 2003, p. 117-127, cit. p. 117).

de l'individu qui l'a créée fonde en légitimité un pouvoir, en remontant à ses sources. La quête identitaire des origines implique un regard rétrospectif que l'homme porte sur son passé ; néanmoins, ce regard est dans le même temps tendu vers l'avenir car les origines sont chargées d'éclairer le présent, d'asseoir sa légitimité et sa stabilité, à travers l'affirmation d'une identité forte et glorieuse. Si la revendication identitaire s'appuie sur les mythes de fondation, c'est que l'origine revêt une dimension symbolique : elle confère à l'identité collective une existence, l'établit dans la durée et l'inscrit dans une mémoire commune que l'écriture entérine et transmet. S'élabore ainsi la mémoire identitaire d'une gens unie, tant par ses origines que par l'avenir auquel elle est appelée²⁷. L'identité collective n'émerge donc pas ex nihilo, elle est à conquérir, à écrire et à réécrire, au sein d'une dialectique complexe où la fiction et le mythe envahissent les blancs laissés par l'histoire. Les œuvres de Geoffroy de Monmouth et de Wace participent de ce processus de construction politique, sur le mode de la fiction légendaire et du mythe.

Le rôle structurant du mythe dans la construction de l'identité collective

Brutus et sa troupe débarquent en étrangers sur la terre promise par l'oracle de la déesse Diane, l'île d'Albion, où ils fonderont leur nouveau royaume, non sans peine néanmoins. Il ne suffit pas, en effet, de conquérir, spatialement parlant, la terre gaste ; c'est en la socialisant que le héros fondateur se l'approprie et lui confère une identité. L'unité du groupe, loin

²⁷ Nous entendons ici le terme gens dans son acception large, au sens de « peuple » dont l'unité est fondée, notamment, par la revendication d'un ancêtre commun. Félix Gaffiot propose en effet pour le terme gens les sens suivants : « race, souche » ; « en particulier famille » ; et par extension « race de peuple, peuple » ou encore « le peuple d'une cité » (Félix GAFFIOT, *Le Grand Gaffiot, Dictionnaire français-latin*, Pierre FLOBERT (dir.), Paris, Hachette, Nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert, 2000, p. 715.

d'être un acquis, résulte de plusieurs processus, et il revient à Brutus d'accomplir un certain nombre de gestes fondateurs. En outre, l'identité de la communauté bretonne n'est pleinement réalisée qu'une fois reconnue par autrui : la fondation d'une société exige à la fois l'affirmation et la légitimation du pouvoir. En cela, la chronique fictionnelle se fait l'écho des préoccupations politiques du XII^e siècle.

Le premier des gestes fondateurs est la conquête du territoire. Brutus et ses compagnons doivent tout d'abord débarrasser l'île d'Albion des géants qui l'occupaient jusqu'alors : « *repertos gigantes ad cavernas montium fugant* »²⁸. En définitive, l'identité collective ressort grandie et renforcée de la confrontation avec un autre groupe, comme si le rassemblement contre un ennemi commun, perçu comme une altérité irréductible, soudait davantage les membres du corps social. L'identité collective s'affirme, non seulement par la reconnaissance de traits caractéristiques partagés, mais également par le recentrement sur le groupe face à une menace extérieure. La construction de l'identité implique ainsi une réflexivité dont le regard d'autrui est le prisme. À cet égard, les transformations que le traducteur et adaptateur roman applique à son hypotexte latin sont significatives : Wace choisit d'amplifier, matériellement et symboliquement, la lutte identitaire pour le territoire que menèrent Brutus et ses hommes contre les « giants »²⁹. Peut-être Wace sacrifie-t-il au goût de son public, sans doute friand de batailles et de hauts faits et gestes ; cependant sur le plan du sens, la réécriture rend l'affirmation de l'identité plus virulente.

²⁸ « Ils chassèrent les géants qu'ils trouvèrent dans les cavernes des montagnes » (GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, éd. cit., chap. 21, p. 90 ; trad. cit. p. 49). L'oracle de la déesse Diane avait pourtant annoncé à Brutus : « “*Insula in Oceano est habitata gigantibus olim, / Nunc deserta quidem, gentibus apta tuis*” » (« “Il y a [...] une île de l'Océan habitée autrefois par des géants. Elle est vide maintenant et prête à recevoir les tiens” », *ibid.*, chap. 16, p. 84 ; trad. cit. p. 41).

²⁹ WACE, *Roman de Brut*, éd. cit., v. 1068-1170.

Le second geste identitaire consiste à imprimer sa marque et à donner forme à l'espace. Les hommes cultivent la terre, Brutus partage l'espace entre les chefs, et, fait hautement symbolique, « Si lur duna preceps et leis / Ke pais e concorde tenissent »³⁰.

« L'installation dans un territoire est [en effet] un acte de création » qui « équivaut à la fondation d'un monde », et qui est une « répétition rituelle de la cosmogonie »³¹ : il s'agit d'organiser le chaos – ici, la terre gaste des géants – pour le faire sien ; de le transformer en un espace viable pour la communauté, en lui donnant une structure et des normes, qui sont de ces traits distinctifs propres à fonder l'identité collective. C'est ce que vient entériner le changement de nom de l'île d'Albion, qui confère au territoire et à ses habitants une nouvelle identité : « Denique Brutus de nomine suo insulam Britanniam appellat sociosque suos Britones »³². Nommer, ou plutôt ici renommer, participe de la construction de l'identité. Le nom, qui fonde l'existence d'un être aux yeux d'autrui, revêt dans le cas d'une communauté une valeur de rassemblement, assurant au groupe son unité et son individualité. Le processus de dérivation auquel recourt Brutus instaure une filiation symbolique entre le héros fondateur – Brutus – le territoire – la Bretagne – et la nation ainsi créée – les Bretons : l'articulation entre singulier et collectif dont témoigne cette racine commune est un garant de l'identité³³. L'identité troyenne revêt ainsi une fonction étiologique, expliquant, a posteriori, l'onomastique bretonne. L'éponymie indique l'origine du peuple et le fait entrer dans l'Histoire :

³⁰ Ibid, v. 1254-1255.

³¹ Mircea ELIADE, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, « Idées », 76, 1965, p. 43 (1^{ère} éd. 1957).

³² « Brutus donna alors son nom à l'île de Bretagne et appela ses compagnons les Bretons » (GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, éd. cit., chap. 21, p. 90 ; trad. cit. p. 49).

³³ L'homophonie entre Britto, Britus, Brutus et le nom du pays, Britannia, se prêtait en effet à une identification vraisemblable.

« Nommer une terre, à l'imitation de la Genèse, c'était déjà se l'approprier. Induire du nom du pays le héros étymologique qui l'avait fondé, c'était renouveler le geste divin et attribuer à cette contrée une origine et un destin »³⁴. Ce geste fondateur revêt en outre une valeur quasiment religieuse : il s'agit en effet d'un baptême symbolique qui marque le passage des ténèbres de la terre gaste à la lumière d'un avenir plein de promesses – c'est ainsi que renaît la Bretagne. Si Geoffroy situait le baptême de l'île immédiatement après l'arrivée de Brutus à Albion, Wace, quant à lui, choisit de dramatiser l'événement par un effet d'attente : dans le *Roman de Brut*, le baptême identitaire vient couronner la fondation de l'île, à l'issue de l'épique éradication des géants. Notons toutefois que Geoffroy s'attache davantage que Wace à conférer une épaisseur symbolique au nom choisi pour instaurer une identité mémorielle et garantir la perpétuation de cette identité : « volebat enim ex derivatione nominis memoriam habere perpetuam »³⁵.

L'oracle de la déesse Diane que consulte Brutus avait d'ailleurs prédit qu'il fonderait une altera Troja, une « nouvelle Troie ». Ce syntagme fonctionne non seulement sur le mode métaphorique – altera Troja signifiant que Brutus doit perpétuer l'identité troyenne jusqu'en Bretagne –, mais également sur le mode onomastique, puisque Brutus choisit de baptiser la future Londres Trojam novam. Cette « nouvelle Troie » est donc à la fois même et autre ; identique, au sens médiéval du terme³⁶, à l'Ilion mythique. Le nom assure ainsi la continuité identitaire. En témoigne, a contrario, l'anecdote que rapporte Geoffroy : la présomption

³⁴ Joseph RIO, *Mythes fondateurs de la Bretagne...*, op. cit., p. 44.

³⁵ « [...] il souhaitait par là perpétuer sa mémoire » (GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, éd. cit., chap. 21, p. 90 ; trad. cit. p. 49).

³⁶ C'est-à-dire semblable tout en restant distincte. Voir dans ce bulletin, pour des considérations lexicologiques plus précises, l'article de Fanny OUDIN, « Identité et persona. Quelques réflexions liminaires autour de l'image de soi au Moyen âge », p. 27-47.

du roi Lud le poussa à rebaptiser la Nouvelle Troie « Kaerlud, id est Civitas Lud »³⁷. Cherchant à imiter l'acte fondateur de l'éponyme Brutus, son successeur altère l'identité originelle de la cité et s'attire les foudres de son frère Nennius³⁸ qui souhaitait voir l'origine troyenne de la Bretagne perpétuée : « graviter ferebat illum velle nomen Trojae in patria sua delere »³⁹. Wace n'a pas retranscrit cette anecdote mais il évoque le rêve de Brutus de reconstruire, dans l'île de Bretagne, une réplique de la mythique cité perdue :

Pensa sei que cité fereit
E Troie renovelereit. [...]
La fist Troie Nove apeler.⁴⁰

Enfin, lorsque Wace et Geoffroy en viennent à la description de la cour du roi Arthur, bien plus avant dans l'*Historia Regum Britanniae* et dans le *Brut*, ils s'attachent à souligner l'héritage d'une ancienne coutume troyenne, qui veut qu'hommes et femmes célèbrent les fêtes séparément⁴¹. L'identité troyenne des Bretons affleure donc dans la perpétuation d'un rituel, qui se fait signe d'une origine commune et assure le lien entre le passé et le présent. La lignée des souverains bretons s'assure ainsi la gloire à travers le mythe des origines troyennes.

³⁷ « Kaerlud, c'est-à-dire Cité de Lud » (GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, éd. cit., chap. 22, p. 92 ; trad. cit. p. 51).

³⁸ Nennius, qui est un homonyme de l'auteur présumé de l'*Historia Brittonum*, ne doit pas être identifié à l'historien et compilateur du IX^e siècle : Geoffroy le présente comme le frère de Lud et de Cassibellan, qui aurait combattu contre César, lorsque les troupes romaines voulurent envahir la Grande-Bretagne.

³⁹ « Nennius [...] support[ait] très mal de voir abolir le nom de Troie dans son pays » (GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, éd. cit., chap. 22, p. 92 ; trad. cit. p. 51).

⁴⁰ WACE, *Roman de Brut*, éd. cit., v. 1217-1218 et v. 1224.

⁴¹ *Ibid.*, v. 10449-10453.

Le paradoxe de la continuité identitaire : mythe d'origine et *translatio imperii*

Il s'agit a priori, pour Geoffroy et Wace, d'établir l'origine des Bretons, d'expliciter le passage du néant à l'être, de la terre gaste à la civilisation. Or, retraçant l'itinéraire de Brutus, les deux clercs n'ont de cesse de reconstruire et de motiver une continuité identitaire depuis Troie jusqu'à la Grande-Bretagne, en passant par Rome. Ce postulat, légendaire et romanesque, s'inscrit au sein du processus, cher à la pensée médiévale, de la *translatio imperii* : dans une perspective eschatologique, la marche de l'histoire induirait un transfert du pouvoir d'Est en Ouest⁴². Dans l'*Historia regum Britanniae* et dans le *Roman de Brut*, cette structure de l'imaginaire médiéval, qui informe la perception du devenir chronologique et idéologique des sociétés, est d'autant mieux intégrée que la transmission du pouvoir est assurée au sein d'une même race : Bretons et Romains reçoivent en effet les mêmes ancêtres, et partagent l'identité troyenne, « comme si, dans un vaste mouvement d'Est en Ouest, la civilisation troyenne, après avoir mythiquement fondé Rome, avait peu à peu atteint et colonisé tout l'Occident, jusqu'à cette pointe extrême, cette borne Ouest de la chrétienté qu'est la Bretagne insulaire. Mythe d'origine, donc [...] mais mythe dont la réactivation consciente, sinon concertée, appartient, au début

⁴² La *translatio imperii* désigne la succession linéaire des empires au niveau temporel et spatial, qui se double en outre d'un transfert culturel (*translatio studii*) : « Plusieurs penseurs ou théologiens du XII^e siècle développèrent en se fondant sur la Bible et sur l'Histoire ancienne (Orose en particulier), une conception de l'histoire de l'Humanité selon laquelle le centre de gravité de la civilisation et du pouvoir d'une part, la culture d'autre part, apparus en Orient [...], se déplacent inéluctablement d'Est en Ouest [...] pour atteindre l'extrême Occident (la *finis mundi*, l'extrémité du monde) au moment de la fin des temps (*finis saeculi*) » (Dominique BOUTET, *Histoire de la littérature française du Moyen Âge*, Paris, Champion, « Unichamp-essentiel », 12, 2003, p. 42. Voir également Jacques LE GOFF, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, « Les Grandes civilisations », 3, 1964, p. 196. Nous reviendrons sur cette question).

du XII^e siècle au moins, non plus à la littérature, mais à l'histoire »⁴³. Cette conception prophétique et téléologique de l'histoire fait des terres occidentales l'espace d'accomplissement spirituel et politique du destin des grands empires de l'Antiquité. Chez Wace, à l'instar de la Sybille qui invitait le Troyen Énée à se diriger toujours plus à l'Ouest, jusqu'à atteindre un rivage où naîtrait une civilisation aussi grande que celle de Troie, l'oracle de Diane adresse à Brutus un message explicite :

« Ultre France, luinz dedenz mer
Vers Occident, purras trover
Une ille bone e abitabile [...] »⁴⁴.

Geoffroy de Monmouth, pour corroborer la véracité prétendument historique de cette continuité identitaire Troyens-Romains-Bretons, convoque quant à lui une autorité, César. L'on se souvient en effet que l'imperator romain, résolu à conquérir la Bretagne, expliquait dans sa Guerre des Gaules qu'il s'était informé sur la nature de l'île et de ses habitants, sur leur manière de faire la guerre et sur leurs institutions⁴⁵. Cette préoccupation, militaire et stratégique sous la plume de César, constitue pour Geoffroy une matière suffisante pour lui prêter un discours fictif sur l'identité troyenne commune des Romains⁴⁶ et des Bretons :

⁴³ Emmanuèle BAUMGARTNER, « Troie et Constantinople dans quelques textes du XII^e et du XIII^e siècle... », art. cit., p. 13.

⁴⁴ WACE, *Roman de Brut*, éd. cit., v. 681-683. Voir le passage correspondant dans l'*Historia Regum Britanniae*, éd. cit., chap. 16.

⁴⁵ Jules CÉSAR, *La Guerre des Gaules*, Léopold-Albert CONSTANS (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1961, « Collection des universités de France », Livre IV, chap. 20-21.

⁴⁶ La gens « Julia » est en effet supposée descendre de Jule Ascagne.

« Hercule, ex eadem prosapia nos, Romani, et Britones orti sumus, quia ex Trojae gente processimus. Nobis Eneas post destructionem Trojae primus pater fuit ; illis autem Brutus, quem Silvius, Ascanii, filii Eneae, filius progenit. »⁴⁷

La chaîne identitaire est ainsi réaffirmée, tandis que l'emploi répété de la première personne du pluriel réunit Romains et Bretons sous une identité commune. Le César de Geoffroy de Monmouth, bien qu'il escompte obtenir des Bretons – comme des autres peuples – un tribut, exprime néanmoins le souhait de ne pas répandre le sang de sa race, « nostrorum sanguinem »⁴⁸. L'insistance sur l'identité troyenne commune aux Romains et aux Bretons relève d'une réécriture ingénieuse et concertée de l'histoire : la continuité identitaire participe d'un discours épideictique fondé sur la dénonciation de la cupidité romaine, qui met d'autant mieux en évidence la valeur et l'honneur bretons. Cassibellan, roi des Bretons, répondant à César au sujet du tribut exigé, dénonce la volonté des Romains d'asservir leurs lointains parents, volonté qui bafoue leur identité troyenne commune :

« Obprobrium itaque tibi petivisti, Caesar, cum communis nobilitas vena Britonibus et Romanis ab Aenea defluat et ejusdem cognationis una et eadem catena praefulgeat, qua in firmam amicitiam conjungi deberent. »⁴⁹

La métaphore des liens du sang, fortement évocatrice, rattache les Bretons à un passé légendaire et prestigieux, confirmant qu'ils partagent avec les Romains la même essence. Dans le Roman de Brut de Wace, l'altérité entre Bretons et Romains est résolue en unité au nom de l'identité troyenne :

⁴⁷ « “Par Hercule, Romains et Bretons, nous sommes de la même race puisque nous descendons des Troyens. Énée, après la chute de Troie, a été notre premier père ; Brutus fut le leur, lui qui était fils de Silvius, petit-fils d'Ascagne et arrière-petit-fils d'Énée” » (GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae*, éd. cit., chap. 54, p. 126 ; trad. cit. p. 88).

⁴⁸ Ibid., chap. 54, p. 126.

⁴⁹ « “Tu as attiré la honte sur toi, César, car depuis Énée, le même sang noble coule dans les veines des Bretons et des Romains, et ce glorieux lien de parenté devrait les unir par une solide amitié” » (ibid., p. 127 ; trad. cit. p. 89).

« Bien sai , dist [César] ki Brutus fu,
 Il e nus fumes d'un lignage,
 Li chiés de notre parentage
 Prist a Troie comencement. »⁵⁰

La coordination équivaut à une sorte d'addition imagée où « il e nus » ne forment plus qu'un dans le « parentage troyen ». C'est ensuite au tour de Cassibellan d'affirmer, dans un parallélisme suggestif :

« Kar nus sumes d'une racine
 E d'une gent e d'une orine [...] [...] sumes de vostre parage,
 Per as Romains estre devum
 Ki d'un lignage descendom. »⁵¹

Le mythe troyen joue ainsi un rôle unificateur, tandis que l'évocation de l'ascendance commune aux Romains et aux Bretons justifie le rôle des Bretons dans la *translatio imperii*.

Ainsi Geoffroy et Wace s'attachent-ils à montrer qu'à travers l'itinéraire d'Énée, puis celui de Brutus, la stabilité de l'identité troyenne a été assurée, en dépit des distorsions spatiales, des guerres ou des alliances avec d'autres peuples⁵². Bien plus, il semble que ce n'est qu'au prix de ce transfert que l'identité troyenne pouvait survivre à la destruction de l'Ilion mythique : la cité antique pourvoie en effet toute l'Europe en héros fondateurs qui sèmeront au cours de leurs pérégrinations les bases des grandes sociétés. Se trouve ainsi préservé, dans la régénération, le foyer originel de la civilisation occidentale, dont se revendiquent maints peuples au Moyen Âge. L'identité collective évolue donc au sein d'une dialectique complexe entre *renovatio* et *translatio* : elle repose sur la conscience d'une

⁵⁰ WACE, *Roman de Brut*, éd. cit., v. 3870-3873.

⁵¹ Ibid., v. 3927-3936.

⁵² Sont particulièrement significatifs de ce point de vue les affrontements qui se soldent par un mariage réunissant les deux partis antagonistes pour fonder une nouvelle lignée. Ainsi le Troyen Énée épouse-t-il Lavinie, la fille du roi du Latium qu'il a vaincu, tandis que Brutus prend pour femme Innogen, fille du roi grec Pandrasus qui retenait les Troyens captifs.

permanence en diachronie, d'une unité trans-temporelle, que crée, perpétue et réécrit, sur le mode du mythe, la littérature.

En célébrant l'origine troyenne des Bretons, Geoffroy et Wace ne se contentent pas de montrer l'élection d'un peuple : en la personne de Brutus s'opère la synthèse de deux héritages culturels prestigieux, ceux de Troie et de Rome. La construction de l'identité bretonne relève en définitive moins d'un processus de différenciation que de l'intégration à une plus vaste communauté, celle de l'Occident civilisé et civilisateur, chargé de transmettre et de faire revivre l'héritage de la *translatio studii*.

De notre parcours, la réflexivité fondamentale du geste identitaire appert clairement : la quête de l'identité est à la fois retour sur soi, regard rétrospectif porté sur des origines fantasmées, et construction face à une altérité. La construction de l'identité se fait à rebours, réécrivant le passé pour donner forme et sens au présent, un présent qui n'a en définitive pas d'existence en soi, sinon celle que lui confère la légitimité du passé⁵³. Mais n'est-ce donc pas construire sur du sable que de fonder l'identité d'un peuple sur ses origines ? Matériau par essence fuyant, objet de toutes les quêtes et tous les mystères, l'origine captive parce qu'elle se refuse. Le mythe, en vertu de son extrême plasticité narrative et symbolique, apparaît alors comme la matrice la plus opérante pour dire l'origine : ciment identitaire d'une société, il se fait le vecteur d'un modèle nécessaire à la cohésion sociale.

⁵³ La réflexion de Pierre Nora est éclairante à cet égard : « Pour l'histoire-mémoire d'autrefois, la vraie perception du passé consistait à considérer qu'il n'était pas vraiment passé. Un effort de remémoration pouvait le ressusciter ; le présent lui-même devenant à sa façon un passé reconduit, actualisé, conjuré en tant que présent par cette soudure et cet ancrage » (Pierre NORA, « Entre Mémoire et Histoire », in Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984-1992, t. I, *La République*, 1984, p. XXXI).